

L'introduction de l'alphabet latin au Japon

FLORIAN COULMAS

Les Japonais s'étonnèrent de l'écriture alphabétique des premiers Européens admis dans leur pays, au XVII^e siècle. Aujourd'hui encore, l'alphabet européen leur semble une modernité exotique.

On ignore quand exactement les Japonais apprirent pour la première fois l'existence d'une écriture alphabétique. Leurs relations commerciales avec la Chine ou la Corée, dès le I^{er} siècle avant J.-C., ou avec l'Indonésie et la Malaisie, vers le XIV^e siècle, leur ont certainement révélé assez tôt l'existence de l'alphabet latin des pays d'Europe, mais les premiers ouvrages d'écriture alphabétique ne semblent être entrés au Japon qu'au XVI^e siècle.

L'adaptation du système d'écriture chinois à la langue japonaise avait alors engendré un système complexe, avec deux ensembles de caractères, nommés kanji et kana. Les kanji sont les caractères chinois, qui correspondent chacun à un mot monosyllabique chinois. Les caractères kana, qui résultent de diverses simplifications des caractères kanji, ne possèdent pas de signification propre, mais représentent chacun un son monosyllabique. Il en existe deux variantes usuelles, nommées hiragana et katakana.

Les caractères kanji sont utilisés aujourd'hui comme ils l'étaient au XVI^e siècle, pour désigner la signification des mots, tandis que les signes hiragana sont employés pour représenter les éléments grammaticaux (désinences, conjugaisons...). Les caractères katakana servent, enfin, à transcrire les termes étrangers. Tandis que la prononciation d'un caractère kanji n'est pas toujours univoque, les caractères kana sont simples et précis, ce qui justifie parfois leur utilisation pour faciliter la lecture.

Au XVI^e siècle, les missionnaires jésuites qui arrivèrent au Japon, en pro-

venance des Indes néerlandaises et de Macao, apportèrent avec eux des livres écrits avec des caractères alphabétiques ; ils furent rapidement suivis par des commerçants (voir la figure 1). Ils furent les premiers à écrire, pour leur propre usage, le japonais avec des caractères de l'alphabet européen. L'un d'entre eux, Francisco Javier (1506-1552) apprit correctement le japonais et l'écrivit selon les règles orthographiques du portugais de l'époque.

Puis, en 1592, un autre jésuite, Alessandro Valignano (1539-1606), fut le premier à rédiger un livre japonais en caractères latins : il s'agissait d'une hagiographie intitulée *Sanctos no gosagveo no vchi nvqigaqi*, c'est-à-dire «Extraits des livres des saints» (le titre s'écrirait de nos jours *Sanctos no gosagyo no uchi nukigaki*). Cet ouvrage montre comment les Portugais appliquaient les conventions d'écriture de leur langue à d'autres langues, ce qui provoquait diverses incohérences ; il fut aussi la première occasion de constater que l'alphabet latin ne s'appliquait pas simplement à la langue japonaise.

Les jésuites ne savaient pas regrouper les syllabes en mots. Ils écrivaient tantôt *to xite xixi tamayeba*, tantôt *toxite xixitamayeba* (voir la figure 2, à gauche) : en effet, les textes japonais étaient écrits sans séparation entre les mots (ils le sont encore aujourd'hui). Pour effectuer la segmentation, les jésuites se fondèrent sur des fonctions spécifiques des systèmes kanji et kana, bien que ces fonctions ne soient pas toujours invariables dans les divers styles d'écriture.

Valignano, qui pensait que son travail était d'une immense importance culturelle, croyait que les Japonais l'accueilleraient avec enthousiasme, mais il fut amèrement déçu : pour mieux lire ses textes, les Japonais les convertirent dans leur écriture (voir la figure 2, à droite).

En effet, l'écriture proposée par les Portugais était illogique, car, souvent, elle utilisait plusieurs signes pour traduire un seul mot japonais, plusieurs lettres pour écrire une seule syllabe (voir la figure 3). En outre, les mêmes syllabes n'étaient pas toujours écrites avec les mêmes lettres : les lettres *e* et *ye*, par exemple, représentaient le même signe. De surcroît, les syllabes commençant par certains sons qui appartiennent à des séries, en japonais (tel [k]), étaient transcrites alphabétiquement par des syllabes qui ne commençaient pas toutes par la même lettre (par exemple, *ca*, *qe*, *qi*, *co*, *cu* et *qu*).

L'instabilité de l'alphabet

Ainsi les Portugais écrivaient *atayeta-maite* le mot «prêter», que l'on transcrit aujourd'hui *ataetamaite*. La lettre *y* indique une palatalisation douce : une réminiscence d'un *y* pour favoriser le passage du *a* au *e*, sans pour autant constituer un phonème. De tels exemples indiquent que les Portugais ne comprenaient pas bien le principe de leur propre écriture et ne savaient pas analyser phonétiquement le japonais, une condition qui semble aujourd'hui indispensable à la transcription alphabétique des langues.

Après les Portugais, des Italiens, des Français et des Allemands se rendirent au Japon (voir l'encadré de la page 92) ; tous transcrivaient le japonais conformément aux règles de leur propre langue (voir la figure 4). Comment les Japonais auraient-ils pu s'intéresser alors à une écriture de leur langue à l'aide de l'alphabet latin ? Les signes utilisés étaient peu nombreux, certes, mais les diverses façons d'écrire les mots japonais faisaient perdre le sentiment d'économie de l'écriture alphabétique.

Si les Japonais avaient entrepris une analyse des langues européennes,

ils auraient compris les règles d'emploi des lettres *x* et *s*, de *k*, *c* et *q*, de *ch*, *sh* et *ç*. Toutefois, n'auraient-ils pas également conclu que les signes alphabétiques étaient instables et que leur valeur dépendait de la langue utilisée ?

L'arrivée des Hollandais

Curieux des cultures étrangères, les Japonais comprirent néanmoins que l'écriture latine pouvait leur permettre d'apprendre les langues qui, de toute façon, ne disposaient pas d'une

meilleure écriture. Puisque chacune de ces langues avait sa transcription particulière, il fallait choisir par l'une d'entre elles ; laquelle ? Le problème se résolut pragmatiquement : au début du XVII^e siècle, les autorités japonaises décidèrent de fermer les frontières aux Européens, fauteurs de troubles dans d'autres régions asiatiques, et limitèrent leurs autorisations d'accès aux commerçants hollandais (voir la figure 5). Cet isolement se prolongea jusqu'à ce que l'armée Nord-américaine fasse pression sur le Japon, en 1854.



1. L'ARRIVÉE DES MARCHANDS PORTUGAIS au Japon est représentée sur ce paravent de l'école de Kano. Des jésuites et des commerçants déjà établis dans le pays accueillent la procession pompeuse d'un équipage qui apporte animaux et cadeaux. Le peintre était manifeste-

ment intéressé par les vêtements et les esclaves des Portugais, qui lui semblaient exotiques. Cet intérêt se lit dans le regard des Japonais qui contemplent la scène à travers les fenêtres des magasins. Des rites chrétiens sont représentés dans la partie supérieure de l'image.

Les historiens ont longuement débattu des causes de cette fermeture au monde, mais il est clair qu'elle eut l'avantage, pour les Japonais, de se concentrer sur l'apprentissage de l'alphabet latin appliqué à une seule langue, le hollandais, parlé par un peuple qui privilégiait le commerce et la comptabilité aux guerres de religion.

De nouvelles formes d'écriture apparurent alors : *tsoe* pour [tsu] (*tçu* dans le *Livre des saints*), *tsijo* pour [t o] et *su* pour [u] (ici l'écriture phonétique est donnée entre crochets). L'expérience prouva que les Hollandais avaient un emploi des lettres aussi incohérent que les autres Européens (parfois, en ne suivant même pas les règles de leur propre langue). Le mot japonais signifiant «homme», que l'on prononce [çito] ([ç] représente le *ch* palatal, [i] le *i* bref, et [o] le *o* ouvert, comme dans «donner»)

fut écrit de trois façons différentes : *fito*, *hito* et *sto*.

Métaécritures

Les Japonais conclurent alors que l'écriture alphabétique d'un texte ne déterminait pas sa prononciation de manière univoque ou, du moins, que cette détermination nécessitait des compléments, comme dans leur propre langue. Ils jugèrent qu'ils devraient résoudre le problème de l'écriture alphabétique par l'emploi d'une métaécriture, c'est-à-dire un système de signes permettant de compléter ou de commenter une autre écriture, dite écriture objet. Ainsi nous avons vu que le kana est la métaécriture du kanji, depuis le X^e siècle. De même, le kana servit (il sert encore) de métaécriture des mots étrangers.

Lorsque l'on utilise une métaécriture, on effectue une conversion vers

un système de références conformément à un système descriptif. Une illustration claire de cette application est donnée dans l'ouvrage intitulé *Oranda moji ryakko* (soit «Observations sur les signes néerlandais» : le mot *oranda* dérive du mot «hollandais»), écrit en 1746 par Aoki Konyo (1698-1769). Ce dernier était un lettré qui se consacra à l'étude du néerlandais (conformément à l'usage japonais, le nom Aoki, s'écrit devant le prénom, Konyo). Son étude systématique de l'alphabet néerlandais est une des premières de celles qui furent réalisées par les Japonais. Aoki nomma les lettres latines *oranda moji*, «signes hollandais», nom qu'elles conserveront pendant plus d'un siècle. Son ouvrage commençait par un inventaire. Il observait que les lettres ont trois aspects différents, nommés *trekletter*, *merkletter* et *drukletter* (minuscules, majuscules et caractères gothiques).

Le poème I-ro-ha

Le marchand florentin Francesco Carletti, qui arriva au Japon en 1597, laissa une description des «hiéroglyphes» et des «trois ou quatre types d'alphabets» utilisés par les Japonais. Sa chronique de voyage intitulée *Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo* («Chronique de mon voyage autour du monde») énumère les signes kana sous la forme traditionnelle d'un poème. Carletti élaborait également une liste de signes, qu'il perdit et dont il ne conserva qu'une transcription (à droite). Le poème *I-ro-ha*, daterait du ix^e siècle et se fonderait sur un passage du *Sutra du Nirvana*, un texte sacré du bouddhisme. Il est intéressant de constater que les débuts de l'écriture phonétique apparurent au Japon en même temps que le bouddhisme. L'ordre de classification du kana dans des dictionnaires et dans d'autres œuvres met en lumière ses origines tirées de l'alphabet indien. Le poème *I-ro-ha* comporte les syllabes suivantes (en transcription actuelle):

I ro ha ni ho he to
chi ri nu ru wo
wa ka yo ta re so
tsu ne na ra mu
u wi no o ku ya ma
ke fu ko e te
a sa ki yu me mi shi
we hi mo se su

Regroupement en mots :

iro wa nioedo
chirinuru wo
waga yo tare zo
tsune naramu
ui no okuyama
kyo koete
asaki yume miji
ei mo sezu

Traduction :

Les fleurs multicolores resplendissantes se sont fanées.
Est-il rien d'éternel
En ce monde ?
Dépassées déjà les limites du monde éphémère
Je ne me livrerai plus à aucun songe frivole
Ni à l'ivresse.

Carletti, qui ne dominait pas le japonais, nota le poème en transcrivant les sons japonais à l'aide de l'orthographe italienne. Il ne put séparer les syllabes ni les regrouper en mots ; sa transcription est intermédiaire entre les deux solutions. En plusieurs occasions, son oreille l'a gravement trompé (surtout dans le dernier vers).

RAGIONAMENTO PRIMO 83
Gio. Za. Ma. Mu. Ta. Ri. Lo.
chi. che. U. Re. nu. fa.
Iu. fu. y. Zo. Ru. Ni.
Me. Co. No. Zu. O. Fo.
Mi. E. Vo. Ne. Ica. Fe.
Sec. Ze. Cu. Na. Ca. Fo.
Le due ultime fillabe vogliono dire il fine ; e di più hanno ancora li caratteri de' numeri , le fillabe de' quali da uno infino a dieci sono li seguenti. 1 Iu. 2 Ni. 3 Ta. 4 Sci. 5 Go. 6 Loca. 7 Sicci. 8 Facci 9 Cu. 10 Giu. Ma quanto all' Alfabeto si legge nelle scuole de' Fanciulli , quando imparano , in tuono di verfo cantando , in questo modo pronunziato
Ilò , fa , ni , fo , fe , to . primo verfo
Ciui , nu , ru , o , vaca . secondo verfo
Io . ta . re , zo . zu , ne , na . terzo verfo
Ra . ma . u . yno uo , cu . quarto verfo
la . ma . che . fu , Coete . quinto verfo
Ara chiù , me . mi sci . ultimo verfo.
E tutte queste soprafcritte fillabe si compongono con diciasette delle nostre